

Prologue

QUI SONT-ILS ? CINQ PORTRAITS D'ÉCLAIREURS QUI GLOBALISENT LA CHINE

Du vingt-septième étage, la vue est saisissante et le regard est attiré par l'Arc de Triomphe qui domine l'horizon dans l'axe de la tour First à La Défense à Paris. Qinghua Xu-Pionchon, la quarantaine, habite ce décor avec la grâce élégante d'une aristocrate mandchoue en veste Chanel. Longs cheveux noirs lisses, pommettes hautes, vive et chaleureuse, elle a l'assurance courtoise d'une femme d'affaires moderne, passant avec aisance d'un anglais parfait à un français à peine accentué. Elle savoure paisiblement son triomphe personnel : « Aujourd'hui, je sens que j'ai enfin trouvé ma place idéale. Pourquoi ? Parce que je me sens bien dans ma peau, après des années d'efforts et de quête. Quand on est chinois et qu'on est sorti de Chine, les Chinois ne vous considèrent plus comme chinois parce que vous êtes différent. Aux États-Unis, même si on a un passeport américain, on n'est pas regardé comme un Américain et, en France, c'est pareil. Où que vous alliez, vous êtes perçu comme étant différent, à part. »

Trouver son centre de gravité dans un grand tourbillon

Première associée chinoise en Europe d'EY, une des quatre grandes sociétés mondiales d'audit et de consulting, créatrice et patronne en 2004 de

sa *China business unit*, Xu-Pionchon exerce aujourd'hui une responsabilité qui englobe l'Europe, le Moyen-Orient, l'Inde et l'Afrique. Cette diversité géographique professionnelle fait écho à sa propre complexité : « Mon mari est français, j'ai vécu aux États-Unis. Ma famille est chinoise et vit en Chine et je travaille en France avec des Européens, des Chinois et des Américains. Je suis dans un grand tourbillon. Comment puis-je trouver mon centre de gravité pour ne pas être absorbée par les autres et être capable d'apporter ma propre contribution ? »

Cette question est fondamentale pour Xu-Pionchon qui s'est toujours engagée pour prendre son destin en main. Cette avocate du barreau de New York, qui a rajouté à son nom de famille d'origine celui de son mari, avait été gréviste de la faim lors de la révolte des étudiants chinois en 1989. Partie peu après aux États-Unis pour y faire ses études, elle en obtient la nationalité mais, en 2002, elle décide de s'installer en France, par fidélité à un grand-père qui fut envoyé spécial de Chiang Kaï-chek et l'avait fait rêver en lui montrant des cartes postales du Louvre quand elle était enfant. Elle est alors embauchée par ce qui était à l'époque Ernst & Young « non pas parce que j'avais un parcours chinois ou que je parlais le mandarin – à l'époque, la Chine n'était pas sur la carte internationale – mais pour m'occuper de l'Amérique ».

Interrogée sur son ancrage national, elle donne une réponse plurielle : « La Chine est mon pays de naissance, l'Amérique mon pays d'adoption et la France mon pays de cœur. » Puisant dans ses multiples loyautés, elle a fini par forger sa propre identité : « Ma contribution est d'essayer de réconcilier tous ces conflits qui m'habitent et d'être comme une mosaïque. En mettant en action les différents éléments d'interrelation et en appuyant sur les boutons, on peut vraiment guider les autres dans leur voyage vers l'internationalisation. »

Aux avant-postes de la mondialisation

Son métier la place aux avant-postes de la mondialisation. À la tête de la *China business unit*, elle a d'abord conseillé des clients occidentaux sur leurs investissements en Chine, en les aidant à mieux comprendre ce pays. Depuis 2009, elle a vu le nombre de ses clients chinois augmenter de 25 % par an.

Elle raconte ainsi avoir accompagné la reprise en France d'une entreprise familiale par un couple d'entrepreneurs chinois de la quarantaine, la femme banquière au Canada et le mari cadre supérieur dans une société américaine. Elle identifie les secteurs porteurs en Europe de l'Est, explique le droit du travail en Allemagne.

Ses clients chinois lui demandent même parfois de prendre en main leur progéniture, trop gâtée dans des familles de nouveaux riches. Quand elle les prend en stage, elle leur apprend la discipline du travail bien fait. Présentée comme un modèle digne d'émulation par les parents, elle avoue sans faux-semblant sa fierté quand les jeunes le lui disent à leur tour.

L'émulation qu'elle suscite sonne comme une douce revanche familiale pour Xu-Pionchon dont les grands-parents et parents furent mis au ban de la société maoïste et réprimés pour être « contre-révolutionnaires ». « C'est moi qui ai porté la torche ! » dit-elle en parlant de son héritage familial et c'est justement une lumière qu'elle a elle-même longtemps cherchée. « Vous tâtonnez dans le noir, vous tapant ici et là, et un jour le ciel s'éclaircit. C'est un processus et c'est un climax mais d'abord j'ai un but dans la vie. Ce qui me passionne a du sens. Je veux relier les gens et les cultures, faire et défaire des *deals* mais, quand je parle de *deals*, ce n'est pas seulement d'affaires qu'il s'agit ; je cherche à connecter les personnes, à enrichir leurs vies, à avoir un impact. »

Les désarrois du petit Michael

Dans une école primaire de Pékin, à la fin des années 1950, un petit garçon attend avec impatience de pouvoir répondre à la question que la maîtresse a posée : « 主席是谁啊 ? – Qui est le président ? » Il connaît la réponse. Mais la maîtresse se tourne vers lui, et à sa grande surprise, lui demande : « Qui est le chef d'État en Grande-Bretagne¹ ? » Il ne comprend pas pourquoi elle lui demande cela ; il sait bien, lui, que les leaders sont « les présidents Mao et Liu Shao Qi² ». « 你别问我那些 – Ne me demandez pas ça ! » s'insurge alors le petit Michael Crook qui

1. 英国国家元首是谁 ? (*Ying guo guo jia yuan shou shi shei ?*)

2. 毛主席, 刘少奇是主席 (*Mao zhu xi, Liu Shao Qi shi zhu xi*).

ne parle pas l'anglais et n'a jamais mis les pieds en Angleterre. Il réalise que sa maîtresse ne le voit pas comme le Chinois qu'il pensait être.

Il est pourtant né en Chine comme ses deux frères mais de parents caucasiens. Son père anglais, David, était un compagnon de route de la révolution maoïste. Ancien des brigades internationales de la guerre d'Espagne, membre du parti communiste britannique, il fut envoyé en Chine une première fois en 1939, par le Komintern de Staline, pour débusquer les trotskistes. Sa mère, Isabel, née en Chine de missionnaires canadiens, était sociologue. Les parents de Crook se sont rencontrés à Chengdu, dans le Sichuan, se sont mariés à Londres et sont revenus en Chine en 1947. Devenus professeurs, ils décident d'y rester malgré la rupture avec l'Union soviétique. Pendant de nombreuses années, ils exigent que leurs enfants leur parlent exclusivement en chinois. Et ce n'est qu'à 6 ans que Crook découvre l'Angleterre et le Canada, pendant un séjour d'un an hors de Chine qui lui permet d'apprendre l'anglais.

Au fil des années, Crook a aussi vécu en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Il a épousé une Londonienne d'origine chinoise. Mais c'est en mandarin qu'il parle encore avec ses frères. Dans un salon modeste décoré de peintures et de calligraphies chinoises, dans le quartier de Haidian, à Pékin, celui des universités, la scène est indéniablement inhabituelle : aux côtés d'une très vieille dame au physique d'Occidentale, leur mère, des hommes d'âge mûr, eux aussi occidentaux, échangent en chinois avec un fort accent pékinois.

L'œuf et la banane

Crook explique qu'il plaisante volontiers avec sa femme du fait qu'il souffre du syndrome de « l'œuf dur : blanc à l'extérieur, jaune à l'intérieur », alors qu'elle serait « une banane : jaune à l'extérieur, blanche à l'intérieur ». Elle a d'ailleurs eu du mal à s'adapter à la Chine, se souvient-il.

« Penser en termes de bananes et d'œufs peut toutefois être trompeur, dit-il, car il n'y a qu'une couleur à l'intérieur. En fait, j'ai les deux couleurs en moi. Vous pouvez me voir comme un œuf par mon apparence extérieure mais à l'intérieur, c'est un mélange. J'ai les deux et je me vois comme biculturel. » Il précise en mandarin « 双语, 双文化 », et

retraduit immédiatement en anglais « bilingue, biculturel », en soulignant la distinction entre les deux termes : « La langue est uniquement une compétence. C'est bien évidemment une part importante de la culture mais la culture est beaucoup plus large. Elle inclut des valeurs, une esthétique et toute une gamme de choses. Des manières différentes de penser, ce qui a trait au raisonnement, ce qui est intellectuel. Et les émotions, les réactions émotionnelles sont différentes selon les cultures. Je peux être blasé dans une culture et très touché, très ému dans l'autre. »

Les questions de langue et de culture sont d'ailleurs au cœur des préoccupations de ce pédagogue qui a co-créé en 1994, à Pékin, une école internationale (Western Academy of Beijing) avec l'idée au départ de lui donner une forte composante chinoise. « J'ai rencontré des gens qui parlent couramment une autre langue mais qui clairement pour moi sont seulement bilingues et non pas biculturels car leurs valeurs relèvent exclusivement de l'une ou l'autre des cultures. »

Traducteur et pont culturel

Il met désormais sa propre agilité linguistique et culturelle au service d'organisations caritatives. Siégeant aux bureaux de plusieurs d'entre elles, il y fait office de traducteur et de pont culturel en particulier avec les autorités chinoises. Il raconte comment, à partir d'échanges en anglais, il rédige un brouillon directement en chinois « pour ne pas être encombré de culture occidentale ». « Je me demande quel est l'état d'esprit de mes interlocuteurs. Je me dis : Maintenant, je parle à des Chinois. Puisqu'aux Chinois, je parle en chinois, j'écris directement en mandarin. » Il ajoute avec une pointe d'humour comment « une transformation subtile » s'opère alors dans le texte et comment la retraduction en anglais surprend parfois les autres membres du bureau. « C'est là que je pense avoir une valeur ajoutée, parce que j'ai cette affinité culturelle. »

Crook joue parfois de celle-ci avec lui-même, en pratiquant comme un va-et-vient en son for intérieur. Il explique comment, confronté à un problème auquel il a réfléchi dans une langue et dans un mode de pensée, s'il se trouve bloqué, il a recours à l'autre langue et l'autre mode de pensée pour avancer. « Je peux alors mettre les deux ensemble, c'est de l'hybridation. »

Je suis à ma place

Cette souplesse l'accompagne dans ses différents rapports sociaux. Élevé dans la Chine maoïste par des parents engagés au nom de valeurs qu'il a lui-même vécues comme profondément égalitaires, il a travaillé en usine en Chine et en Angleterre et il a cultivé la terre chinoise. Construit par ces expériences, il cite de mémoire un poème de Rudyard Kipling : « Si tu sais rester simple en côtoyant les rois ». Et il s'interroge : « Était-ce parce que j'ai deux cultures que j'ai été capable de dire : "Cela n'a pas d'importance" ? Ils ont une culture différente, je peux le gérer. C'est possible. » Et il suggère : « Je pense qu'il s'agit d'une sorte de mobilité culturelle et sociale. »

Cet amateur d'opéra de Pékin qu'il écoute pour se détendre continue à changer avec aisance de registre culturel. Lors des commémorations du soixantième anniversaire de la victoire communiste en 2009, il fut convié à défiler sur la place Tian'anmen, parmi la centaine d'étrangers invités d'honneur à l'événement.

Aux Chinois qui lui refusent la possibilité de se définir comme chinois et aux étrangers qui le trouvent trop chinois, il rétorque : « J'ai le sentiment d'être dans mon droit. Déjà quand j'étais tout petit et que les gens, me croisant dans la rue, disaient : "Regarde le petit étranger", je me disais : "Étranger", vous pensez que je suis un "étranger" ! Mais je suis chez moi ici. Je suis à ma place. »

Pourtant, Crook, qui a la double nationalité britannique et canadienne, n'a son permis de séjour permanent chinois que depuis une dizaine d'années. Il ne s'arrête pas à ces documents pour se définir : « L'identité, est-ce quelque chose qu'on choisit soi-même ou quelque chose qui vous est imposé par les autres ? Certains ont l'aplomb de dire : "Je suis ce que je suis." D'autres n'ont pas cette assurance et préfèrent dire : "Vous me dites qui je suis." J'appartiens à la première catégorie. »

La nouvelle génération

Quand Aurélia arrive, haute de ses 18 ans, en petite robe fleurie, un faux air de l'actrice Sophie Marceau adolescente, dans le hall d'Opposite

House, un hôtel chic pékinois, au design avant-gardiste dans le quartier de Sanlitun, elle semble fraîche et bien dans sa peau. Elle vient de réussir son baccalauréat français avec mention bien et s'apprête à passer une année de césure comme interprète et assistante-scripte pour le réalisateur Jean-Jacques Annaud sur le tournage en Mongolie du film *Le Dernier Loup*, tiré du best-seller chinois de Jiang Rong³ et tourné en coproduction avec des financements chinois et français. Elle compte ensuite partir étudier aux États-Unis. Sa mère est chinoise. Ancienne rédactrice en chef de l'édition chinoise du magazine *Elle*, elle a fondé une chaîne d'enseignement de yoga très populaire en Chine. Son père est français. Cinéaste-anthropologue, il est spécialiste du taoïsme. Mais pour Aurélia, son métissage est plus qu'une question de « sangs mêlés ». C'est aussi un mélange, à l'intérieur d'elle-même, de cultures et de manières de faire et de vivre. « Personnellement, s'il fallait trancher, je dirais que je suis plus chinoise, même si on me dit souvent que, physiquement, j'ai l'air d'une étrangère. » Les Chinois, dit-elle, la voient spontanément comme une *laowai* – étrangère –, mais dès qu'elle commence à parler avec son accent pékinois, ils sont surpris et posent toujours les mêmes questions : « D'où viens-tu ? Et tes parents, d'où viennent-ils ? »

Petite, élevée dans un quartier traditionnel chinois, elle a souffert de ces questions avant de découvrir les avantages qu'elle pouvait en tirer. « À la maternelle, mes professeurs m'aimaient bien et me donnaient des fruits alors que les autres étaient obligés de faire la sieste. Ils m'appelaient *yang wawa*, poupée occidentale avec de grands yeux. » Quant à ses copains chinois scolarisés dans des écoles chinoises, s'ils la considèrent au départ comme une étrangère, ils changent d'attitude quand ils se rendent compte qu'ils peuvent blaguer en mandarin avec elle et parler des stars des séries télévisées chinoises en toute complicité. Ils perdent alors la réserve qu'ils adoptent, en général, à l'égard des étrangers et la bombardent de questions. Une attitude aux antipodes, dit-elle, de celle des Français du lycée de Pékin, qui veulent l'intégrer à leur système qu'ils considèrent comme supérieur. À 18 ans, Aurélia revendique aujourd'hui pleinement sa complexité. Pour elle, c'est même le cœur de son identité. Elle a d'ailleurs consacré à ce thème un essai pour entrer dans une

3. Jian RONG, *Le Totem du loup*, François Bourin, 2008 et Books Éditions, 2015.

université américaine. À ses yeux, ni sa mère – 100 % chinoise –, ni son père – qui a vécu son enfance dans une famille très française – ne sont aussi hybrides qu'elle. « J'ai vécu en Chine toute ma vie, sauf les deux premières années, mais je suis allée à l'école française à partir de 9 ans, ce qui m'a permis de vivre dans une communauté française au sein de la grande communauté chinoise. »

Ma différence est une force

Aurélia est convaincue qu'en Chine, pour sa génération, avoir des parents issus de deux cultures différentes est positif. « Une double culture ouvre l'esprit et, avec une double vision, il est plus facile d'en percevoir une troisième, de la même manière qu'un bilingue apprend plus facilement une troisième langue. Se rendre compte que les choses peuvent être vues très différemment ne donne pas forcément envie d'adopter tous les points de vue mais les connaître permet de définir sa propre vision. »

Dans le travail créatif de réalisatrice de cinéma qu'elle ambitionne de faire, Aurélia, qui n'a pas souffert, dit-elle, de crise d'identité, considère que sa différence est précisément sa force. Une prise de conscience qu'elle doit en partie, selon elle, à l'éducation de ses parents qui lui ont fait comprendre que la coexistence de deux cultures en son for intérieur était possible. Finalement Aurélia note qu'aujourd'hui, il y a de plus en plus de gens comme elle et que la plupart de ses meilleurs amis lui ressemblent. « Quand j'étais petite, j'avais l'impression d'être quelqu'un de très spécial. Et puis, quand j'ai participé à 12 ans, pour la première fois, à un programme télévisé pour le Nouvel An chinois consacré aux étrangers, j'ai observé que la plupart des participants parlaient parfaitement le mandarin et faisaient même des sketches en chinois. J'ai été presque déçue de constater qu'il y avait tant d'étrangers qui parlaient bien chinois. J'étais finalement comme tout le monde. » Depuis, elle dit avoir compris que la force des hybrides culturels est précisément de pouvoir appartenir à tous les cercles.

Aux côtés de Joseph Conrad et de Vladimir Nabokov

Attablé au Select, à Montparnasse, un bar parisien que hantaient les écrivains des années 1920 dont Ernest Hemingway, Dai Sijie se trouve une filiation naturelle avec le Polonais Joseph Conrad et le Russe Vladimir Nabokov. Comme eux, il est reconnu pour une œuvre écrite dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle. De petite taille, la soixantaine, portant des lunettes rondes cerclées de métal, Dai Sijie, auteur de *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, ode à l'universalité de la littérature⁴, sourit beaucoup et laisse parfois échapper un rire ironique. « Je n'ai pas écrit en français par ambition artistique mais par obligation, parce que je n'arrive pas à publier ce que j'écris en Chine et c'est assez malheureux parce que c'est quand même très compliqué d'écrire en français », avoue-t-il. « Pour un écrivain, écrire dans une langue qui n'est pas la sienne, c'est une torture. Il faut travailler chaque phrase pendant des heures pour avoir une phrase correcte. Ce sont des systèmes de communication, de pensée, d'agencement des mots complètement différents. »

La blessure de la censure

Son premier roman, publié en 2000, a été traduit en vingt-cinq langues. Il en a lui-même réalisé la transposition au cinéma. Avec quatre autres romans et autant de films, on pourrait croire la notoriété de Dai Sijie mondialement assise. C'est le cas, sauf en Chine populaire et c'est bien là sa blessure. Son œuvre y est censurée. Son premier roman y a finalement été diffusé avec une préface mettant en garde les lecteurs contre « la mauvaise qualité du texte et la dangerosité politique de son contenu », ironise-t-il. Ses films ne sont diffusés qu'en DVD piratés et le scénario⁵

4. DAI SIJIE, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Gallimard, 2000. Ce roman raconte l'histoire de deux amis envoyés en « rééducation » à la campagne pendant la Révolution culturelle. Ils volent une valise remplie de livres de littérature étrangère traduits en chinois et interdits qui leur permettent de traverser ces années sombres. Ils y initient une belle et jeune couturière analphabète dont l'un d'eux s'éprend.

5. L'adaptation du roman *Brothers* de son grand ami Yu Hua (Actes Sud, 2008).

qu'il a récemment proposé a été rejeté sept fois par la censure préalable au tournage. Il n'a jamais publié un seul des romans qu'il a écrits en chinois. Souvent présenté comme un auteur franco-chinois, il préfère pourtant se définir comme chinois et a choisi de garder la nationalité chinoise.

« Ceux qui n'écrivent pas ou qui ne sont pas des peintres peuvent changer de papiers comme ils veulent. Ils peuvent même avoir cinq, six passeports. Cela ne leur pose pas de problèmes d'identité mais pour un artiste, l'identité, c'est ce qui est le plus important. Une fois qu'on a changé, on a besoin de temps pour s'habituer, pour trouver une nouvelle identité. »

Il cite l'exemple du lauréat du prix Nobel de littérature, Gao Xingjian qui, comme en miroir inversé de ses propres choix, écrit en chinois et a opté pour la nationalité française. « Quand il a changé de nationalité, j'ai observé que pendant un ou deux ans, il ne pouvait rien écrire, alors que c'est quelqu'un qui travaille beaucoup. »

Arrivé lui-même en France en 1984, avec une bourse pour y faire des études de cinéma, ce Sichuanais est resté très attaché à ses racines. Il ne saurait passer plus de trois jours sans manger la nourriture épicée de sa province, au sud-ouest de la Chine. Il a aussi été nourri à la tradition des conteurs des maisons de thé de Chengdu, sa capitale. Très jeune, il a écrit, guidé à distance et par correspondance, par un écrivain pékinois. Il a dévoré les classiques chinois avant de découvrir, comme les héros de son roman, les classiques étrangers dans une valise volée.

« Les Chinois d'à peu près mon âge ont connu ça, ils ont tous volé des livres. La plupart n'ont pas eu de chance. Ils ont volé des romans russes traduits en chinois ; moi, j'ai eu la chance d'avoir des livres traduits du français. C'était génial parce qu'il y avait Balzac et d'autres. À ce moment-là, on était dans la misère, on n'avait pas d'avenir, on était exclu de la société, on était rééduqué à cause de nos parents qui étaient "ennemis du peuple". Dans ces romans français, il y a un côté individualiste – tout seul, tu peux réussir – et c'est comme un conte. Les romans russes n'ont pas cela, ils ont un côté plus fataliste. Et puis les gens sont moins bons que dans les romans russes ; dans Balzac, on voyait des Français concrets, vrais, réalistes, avec beaucoup de désirs, d'ambitions et de défauts. On aimait bien ça, parce qu'on était déjà dans la merde, alors on préférait un monde noir. »

Dai Sijie a d'ailleurs souvent recours à l'humour noir. Il aime faire rire et rit de tout. Ironie et burlesque sont ses ressorts. *Le Complexe de Di*⁶, son deuxième roman, est le récit échevelé des pérégrinations d'un psychanalyste qui, de retour en Chine contemporaine, veut analyser les rêves des gens. Son dernier roman, *L'Acrobatie aérienne de Confucius*⁷, met en scène, au début du XVI^e siècle, les prouesses érotiques de l'empereur Zheng De qui est toujours accompagné de quatre sosies. Ce roman baroque au ton rabelaisien mêle jeux de miroirs et échanges d'identité. Ces pirouettes d'écriture font écho à la personnalité complexe d'un auteur qui est certes au programme de littérature des lycées aux États-Unis et en France mais qui vit « un échec personnel, celui de n'avoir pas pu passer la censure ».

« J'avais l'intention de faire des choses de qualité, le mieux possible et j'avais l'ambition de changer la Chine. C'est le drame de ma génération. Peut-être, pour la génération prochaine, y aura-t-il moins de censure, peut-être les choses vont-elles changer ? Je garde toujours espoir. »

Amoureux exigeant des mots

Très grand et mince, un peu voûté, d'immenses yeux noirs et le teint mat, un visage doux, Eric Abrahamsen, traducteur littéraire du chinois vers l'anglais, est arrivé en Chine en 2001, venu du Nord-Ouest des États-Unis. Il traduit des nouvelles et des essais, et a cofondé, en 2006, le site *Paper Republic*⁸ pour aider les éditeurs anglophones à publier plus de romans chinois. Aujourd'hui, reconnu comme expert, il a développé, à leur demande, un partenariat direct avec l'association officielle des écrivains chinois pour publier un magazine en anglais sur la littérature chinoise.

Amoureux exigeant et nuancé des mots, Abrahamsen prend son rôle de pont culturel très au sérieux et s'y applique à long terme, en mettant en jeu toute la finesse de ses analyses et la subtilité de ses comportements, peaufinés par douze ans de travail et de vie de famille en Chine. Pourtant il est très clair. Il s'est adapté à la société chinoise mais il ne se sent pas chinois. « Dans certains cas, je me sens même plus occidental qu'avant.

6. DAI SIJIE, *Le Complexe de Di*, Gallimard, 2003.

7. DAI SIJIE, *L'Acrobatie aérienne de Confucius*, Flammarion, 2009.

8. www.paper-republic.org

J'ai une idée plus claire de ce qu'être américain veut dire et je me sens plus fortement américain. »

Abrahamsen estime avoir appris en douze ans à mieux interagir avec les autres, à répondre à une plus large gamme de situations et d'attentes. « Je deviens plus flexible dans mes interactions avec les gens. Je deviens qui j'étais. Je sais, avec les officiels, endosser un rôle et mettre le masque qu'ils veulent me voir porter mais je suis extrêmement conscient qu'il s'agit d'un masque et je ne sens pas que j'aie une identité alternative ni que je change d'identité en fonction des situations. Je change quand j'agis. J'adapte mes actes. »

Éloge de l'incertitude

Abrahamsen raconte comment, au cours du temps, il a « adopté des éléments de culture chinoise traditionnelle qui faisaient sens pour [lui] », éléments qu'il a découverts aussi bien à travers la pratique régulière du jeu de go ou du *guqin*⁹, une cithare chinoise traditionnelle, que dans la lecture des philosophes taoïstes comme Zhuangzi.

Il aime, dit-il, « ce fil culturel » qui court à travers la culture chinoise traditionnelle – mais qui a disparu aujourd'hui, selon lui –, ce goût du « flou », de l'incertitude – quelque chose qui est présent à 75 % et absent à 25 %. « Quand on joue du *guqin*, explique-t-il, il existe beaucoup de sons qui sont presque là mais pas tout à fait. Dans de nombreuses mélodies, on frappe la corde jusqu'à ce que le son disparaisse. Si on continue à jouer, la mélodie persiste, on l'entend, l'audience, connaisseuse, l'entend et pourtant le son s'est déjà évanoui. C'est la même chose avec la peinture à l'encre. On trace une ligne. C'est juste une ligne et elle s'évanouit mais on l'a tracée à la manière du maître, du génie et, à sa disparition, l'œil remplit le vide et voit le tableau. Dans le jeu de go, on doit savoir placer les premières pierres en vue de délimiter son futur territoire, tracer une ligne en pointillé qui permettra plus tard, une fois qu'on a décidé exactement de la façon dont on va s'emparer de ces terres, de créer un rempart solide. »

9. Le *guqin* est un instrument à sept cordes chinois traditionnel de la famille des cithares qu'apprécient les érudits à cause de sa subtilité et de son raffinement. Il était apprécié par Confucius et on l'appelle souvent « l'instrument des sages ».

Le tango entre les lignes

Ce tango avec la société chinoise autour de lignes à franchir ou non, Abrahamsen l'a dansé jusqu'au bout dans l'histoire de son couple. Marié puis divorcé avec une Chinoise qui vit aujourd'hui aux États-Unis, il est convaincu que son « empressement à aller trop loin » spécialement avec sa belle-famille a contribué à l'échec de son couple. « J'ai essayé de tout faire pour répondre à ce qu'on attendait de moi en tant que gendre dans une famille chinoise. Mais l'autonomie d'un individu en famille est beaucoup plus grande dans la culture occidentale. À l'époque, j'étais encore d'humeur à apprendre comment fonctionne la Chine, comment m'y fondre et je suis allé trop loin dans cette fusion. La famille de ma femme, à la manière traditionnelle chinoise, attendait de moi que je me conduise comme un enfant. Je trouvais cela très déplaisant et même insultant mais je ne l'ai pas exprimé. Les rares fois où je l'ai fait, ils se sont mis en colère et c'était à moi de recoller les morceaux. » Il n'y a jamais eu le moindre espoir qu'ils puissent comprendre son point de vue. « Cela aurait été difficile. Nous sommes en Chine et ils n'ont pas le cadre de référence sur la façon de se conduire dans mon monde. Plus tard, quand ils sont venus aux États-Unis, ils m'ont donné des conseils sur la façon de me comporter avec ma mère, ce qui nous ennuyait tous les deux. Elle n'a jamais voulu s'en accommoder et son refus m'a aidé. J'ai pu dire : "Je suis comme elle, pas comme vous." »

Abrahamsen est persuadé qu'il aurait dû le leur dire bien avant. « Même si j'appréciais leur proximité physique, leur intimité, je ne pouvais pas prendre la famille chinoise comme modèle. Cette expérience est une des choses qui m'ont permis de réaliser que j'étais vraiment un Occidental, que je venais de cette partie du monde et que cela me convenait. »

Mosaïque et tourbillon

Xu-Pionchon se voit comme une « mosaïque », cherche son « centre de gravité » dans « un tourbillon » et essaie de « réconcilier tous les conflits qui l'habitent ». Crook se qualifie de biculturel au-delà de son bilinguisme. Il n'est, dit-il, ni un « œuf » ni une « banane » mais a en lui

les deux couleurs, jaune et blanche, mélangées. Aurélia se sent « métisse culturelle » et c'est, dit-elle, plus un « mélange de cultures et de manières de faire et de vivre » qu'une question de « sangs mêlés ». Abrahamsen dit s'être adapté à la société chinoise et avoir choisi délibérément d'adopter les éléments de culture qui avaient du sens pour lui mais il se sent « plus américain qu'avant ». Quant à Dai Sijie, bien qu'il écrive en français, il préfère se définir comme « chinois » et garder son passeport chinois.

À travers ces cinq portraits, on voit d'entrée de jeu que si la navigation entre les cultures est un périple identitaire, entre soi et les autres, unique à chaque individu, le processus de transformation qu'il enclenche n'en est pas moins commun. Celui-ci génère ainsi des hybrides culturels dont l'influence a un impact sur les sociétés en constante évolution, parce qu'ils sont à l'avant-garde.

Nous définissons les hybrides culturels comme des personnes qui sont engagées dans ce processus de transformation et naviguent avec familiarité, et souvent aisance, à travers plusieurs cultures. Ce faisant, ils sont authentiquement eux-mêmes et revendiquent, à des degrés divers, leur complexité culturelle comme un élément clé de leur identité.

Nous en sommes nous-mêmes. Nos expériences de vie – vingt ans en Asie pour Anne, vingt-cinq ans à travers quatre continents pour Édith – nous ont personnellement transformées. L'hybridité culturelle nous définit et nous nourrit. Au fil des années, nous avons mené, d'abord chacune de notre côté puis ensemble, une réflexion qui nous a conduites à la positionner comme centrale dans la construction de l'identité et pour l'avenir de l'humanité.

La Chine comme laboratoire

L'hybridité culturelle permet de penser la complexité du monde contemporain. Il faut avoir le courage de s'interroger sur cette grande question du XXI^e siècle. Le faire à partir de la Chine s'est imposé à nous, quand, y vivant l'une et l'autre pendant plusieurs années, nous avons été témoins de l'ampleur qu'elle y a prise.

Aujourd'hui, dix millions de titulaires du passeport chinois vivent à l'étranger et six cent cinquante mille étrangers ont un permis de séjour en Chine. Trois millions de Chinois continentaux ont fait leurs études hors de leurs pays ; un million et demi sont revenus au pays et trois cent

soixante-quinze mille étudiants étrangers, venant de deux cent trois pays, étudient en République populaire.

Ces chiffres illustrent bien la rencontre, parfois conflictuelle, parfois coopérative, entre la Chine et le reste du monde. Celle-ci a plus d'impact sur l'avenir que toute autre relation internationale et au cœur de cette rencontre, de façon souvent discrète, intervient un ensemble disparate de personnes qui, par naissance ou par choix, sont capables de naviguer aisément entre la culture chinoise et une autre.

Certaines sont connues, d'autres sont d'anonymes contremaîtres sur une ligne d'assemblage ; d'autres encore sont universitaires, patrons de startups, directeurs de musées ou d'écoles internationales. Quels que soient leurs champs d'action, elles ouvrent les portes du monde de demain et jouent un rôle clé dans l'ombre. Leurs histoires personnelles reflètent les changements spectaculaires dans les relations entre la Chine et le reste de la planète, et comment la Chine, en tant que nation, trouve sa place dans un monde globalisé. La façon dont la vie les a transformées donne à voir les façons dont la Chine se transforme elle-même.

Dans un paradoxe saisissant, par son développement économique et sa globalisation, la Chine est en train de créer des millions de personnes à l'identité complexe mais ni la société ni le gouvernement chinois, mal à l'aise avec cette hybridité culturelle, ne sont prêts à reconnaître ouvertement leur rôle crucial et le reste du monde bute sur des réticences similaires qui pèsent à la fois sur la place de la Chine dans la globalisation et sur le rôle des hybrides culturels. Ces freins entravent la façon dont la Chine assume progressivement son rôle dominant sur la scène internationale.

À la fois produits et pilotes de la globalisation, ces éclaireurs remettent en cause la vision polarisée du monde qui souvent prévaut. En plongeant dans leurs vies, on découvre comment ils se transforment et transforment le monde dans lequel ils vivent. Alors que l'ombre de la Chine s'étend sur la planète, ils donnent forme à notre futur et méritent d'être mis en lumière.

Un gigantesque kaléidoscope

C'est dans les mondes de l'entreprise et de l'éducation tout particulièrement que la Chine est devenue un des viviers de l'hybridité culturelle. Les brassages qui s'y opèrent sont sans précédent. Nous les explorons.

Pour mieux comprendre cette rencontre entre la Chine et le reste du monde, nous avons fait le choix de l'observer à travers les personnes qui en sont les acteurs. Leurs histoires de vie, dans leur diversité, sont comme les miroirs enchâssés à l'infini de récits individuels dans la grande narration de l'Histoire en train de se faire. Elles s'imbriquent les unes dans les autres comme dans un gigantesque kaléidoscope.

Notre manière d'aborder l'hybridité culturelle est ainsi fractale et dynamique. L'approche fractale permet d'observer la relation entre la partie et le tout. En zoomant sur les détails de la vie des gens, nous essayons de mieux comprendre le monde qui les entoure, dans un va-et-vient constant entre interrogations individuelles et grandes questions collectives.

L'approche dynamique souligne le côté transformatif de l'hybridité. Dans un modèle en trois dimensions dont l'un des axes est temporel, les itinéraires des hybrides culturels tracent comme des spirales, ballottées entre une culture A, en abscisse, et une culture B, en ordonnée, parfois coincées par l'un des barreaux de l'échelle de valeurs de l'une ou de l'autre culture. Les hybrides culturels sont aux prises avec leur propre complexité et celle de leur environnement, tiraillés entre leurs multiples allégeances et appartenances. Freinées ou accélérées dans leurs évolutions, les spirales de certains s'arrêtent net, alors que d'autres continuent de se construire, selon le contexte politique. Nous avons constaté, entre le début et la fin de notre enquête, qui a duré quatre ans, un fort mouvement de balancier passant de l'ouverture à une fermeture du pays.

Ce mouvement en spirale marque la dynamique dans laquelle sont engagées les personnes, partant de l'adaptation et pouvant aller jusqu'à l'hybridation. Nous avons observé que certaines s'engouffrent dans cette dynamique et sont comme propulsées vers le haut alors que d'autres s'y perdent comme aspirées par le tourbillon, dont Xu-Pionchon a su s'extirper en revendiquant une hybridité culturelle qu'elle a placée en toute conscience au cœur de son identité.

Cette approche dynamique, avec sa dimension temporelle, permet aussi, à l'échelle collective, d'analyser l'impact de ces hybrides culturels sur la société chinoise et sur la place de la Chine dans la globalisation. Nous observons le poids de l'héritage historique et les contraintes du politique, et nous mettons en évidence les émergences significatives et les avancées créatives où les hybrides culturels jouent un rôle clé.